

## DE LA PRESENCE REELLE

HENRI BLOCHER

*« Ceci est mon corps » a dit le Seigneur. Annonçait-il un changement mystérieux ? Usait-il d'une figure de style ? En quel sens ?*

*Parmi les interprétations qui ont divisé et divisent encore les Eglises, Henri BLOCHER aide à se repérer. Il tente, en fin d'enquête, de discerner les ressorts des positions adoptées ...*

Pour ou contre la « présence réelle » : l'encre a coulé, elle a coulé à flots, et même le sang a coulé pareillement, aux heures les plus déchirées de la chrétienté. Si la dispute s'est faite, aujourd'hui, plus pacifique, elle n'est pas éteinte, et ses enjeux ne sont pas évanouis. A moins de se contenter d'une réconciliation « politique », toute de façade, aucun dialogue ne peut l'ignorer.

La formule de « présence réelle » partage avec beaucoup de slogans la propriété d'enfanter le malentendu. Il s'agit, comme chacun sait, des éléments de l'eucharistie et du corps de Jésus-Christ, mais « présence réelle » ne s'oppose pas à présence illusoire, imaginaire, ni même à présence idéale, comme on pourrait le penser : du moins chez ceux qui inscrivent la formule sur leur étendard. S'oppose-t-elle à présence spirituelle ? Oui, mais... Est-elle locale ? L'affirmation de la présence effective, sur la table eucharistique ou sur l'autel de la messe, du « vrai » corps et du « vrai » sang de Jésus-Christ s'enveloppe de subtilités peu connues ! Le mot-clé du vocabulaire traditionnel est *substance* mais encore faut-il bien l'entendre. Nous tenterons de cerner les positions en présence, avec un intérêt particulier pour ces « pères en Christ » que sont pour nous les grands réformateurs, avant d'en faire une brève évaluation à la lumière de l'Écriture Sainte.

### *Le dogme catholique et les tendances évangéliques*

Sans vouloir s'engager dans les débats « techniques », le Concile de Trente a repris la conception thomiste de la présence réelle et a fixé ce qui demeure officiellement « la foi catholique ». Il a confirmé le dogme de la transsubstantiation promulgué par le IV<sup>e</sup> Concile du Latran en 1215. Lors de sa session XIII (11 octobre 1551), le Concile de Trente a voté les canons suivants :

Si quelqu'un nie que le corps et le sang, ensemble avec l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ (N.S.J.C.), donc le Christ tout entier, soient contenus dans le très saint sacrement de l'Eucharistie, réellement et substantiellement ; s'il les dit ne s'y trouver qu'en signe, ou figure, ou efficace (*virtute*) : qu'il soit anathème ! (Canon 1)

*Le corps du Christ est mangé par ceux-là mêmes qui communient indignement, dans l'hypocrisie et l'incrédulité.*

Si quelqu'un dit que la substance du pain et du vin demeure ensemble avec le corps et le sang de N.S.J.C., et nie l'admirable et singulière conversion de toute la substance du pain en corps et de toute la substance du vin en sang, tandis que demeurent, cependant, les apparences (*speciebus*) du pain et du vin, conversion que l'Eglise catholique appelle très justement transsubstantiation : qu'il soit anathème ! (Canon 2)

Il condamne pareillement ceux qui taxeraient d'idolâtrie l'adoration du Saint Sacrement (Canon 6) et refuseraient la réserve eucharistique des espèces (Canon 7).

Ces positions restent « de foi », malgré les libertés dont usent les théologiens modernes. Paul VI les a vigoureusement réaffirmées dans l'encyclique *Mysterium fidei* de 1965 (en particulier § 11, 39, 44ss), et Jean-Paul II, touchant plus légèrement le sujet, a montré son accord (*Redemptor hominis*, 1979, § 20).

Les angles vifs du dogme romain se signalent par les mots : *conversion ontologique objective*. *Conversion* : un événement se produit, prodige invisible et mystérieux, qui change le pain et le vin. *Ontologique* : ce changement porte sur l'être même des éléments, et non pas seulement sur leur statut, leur signification ou leur fonction. *Objective* : l'opération a lieu hors de la relation au fidèle, indépendamment de ses dispositions *subjectives* ; le corps du Christ est mangé par ceux-là mêmes qui communient indignement, dans l'hypocrisie et l'incrédulité (*manducatio impiorum*). Ce « réalisme », comme il aime se nommer, est solidaire du vaste système de l'institution médiatrice : seul un prêtre, en vertu de son ordination, peut consacrer l'offrande eucharistique ; par lui seul peut advenir la « présence réelle ».

Le dogme, cependant, possède une autre face, moins connue, sinon méconnue. La notion de substance sert le réalisme, mais aussi la limitation du réalisme. Elle « a permis, écrit le spécialiste Pierre-Marie Gy, une mise au point contre l'ultra-réalisme » qu'on voulait imposer à Bérenger de Tours en 1059 et dont Rome est subséquemment revenue<sup>(1)</sup>.

Bérenger, pionnier d'une méthode rationnelle audacieuse, avait critiqué l'idée de plus en plus populaire de la conversion du pain ; ses adversaires ont voulu lui imposer l'affirmation d'une conversion tout à fait littérale et matérielle du pain en corps.

Bérenger devait confesser que « le vrai corps et le vrai sang du Christ sont, de manière sensible... maniés par les mains des prêtres et rompus et écrasés par les dents des fidèles ». Or, en utilisant la distinction métaphysique entre la substance et les accidents, le dogme romain tel qu'il s'est fixé par la suite évite d'aller aussi loin : « maniés », « rompus », « écrasés », cela ne vaut que des *accidents* et non de la *substance*. Les accidents, tout ce qui tombe sous les sens, se pèse, se mesure, s'analyse, demeurent ceux du pain et du vin ; c'est pourquoi les « miracles eucharistiques » comme les hosties sanglantes n'ont aucune nécessité en théologie. Seule la substance, qui ne se voit pas, qui ne se goûte pas, change, d'après la foi catholique (tout miracle eucharistique est considéré comme une addition « gratuite »).

***Saint Thomas d'Aquin tire la conclusion rigoureuse que « le Corps du Christ n'est pas dans ce sacrement comme dans un lieu... ».***

Bien plus, la catégorie métaphysique de la substance est d'un tel raffinement qu'elle transcende la localisation, et Saint Thomas d'Aquin en tire la conclusion rigoureuse que « le Corps du Christ n'est pas dans ce sacrement comme dans un lieu... » (*Somme théologique*, IIIa, question 76, art. 5). On n'est pas si loin de la transsignification qu'ont proposée des théologiens catholiques

---

( 1) « L'Eucharistie dans la tradition de la prière et de la doctrine », *La Maison-Dieu*, n° 137 (1979) p. 96.

modernes, condamnés par Paul VI : c'est la « signification » du pain qui change. En effet, la notion de substance est si subtile qu'elle peut se rapprocher de la signification. Pour peu que le cadre philosophique se modifie, qu'il prenne une orientation subjectiviste, que l'être des objets vienne à se définir comme ce qu'ils sont *pour nous* – c'est-à-dire, à peu près, leurs sens – substance et signification s'équivalent<sup>(1)</sup> !

Luther, ici aussi, se montre à la fois révolutionnaire et conservateur. Avec le sacrifice de la messe, il rejette la transsubstantiation, mais il tient à la « présence réelle ». Il a cru tout concilier en ranimant la thèse de la consubstantiation précédemment professée par les nominalistes Pierre d'Ailly et Gabriel Biel. Cette thèse, comme l'indique la construction du mot, n'affirme pas le *changement* de substance, mais la *présence simultanée* des substances du pain et du corps. Le luthéranisme affirmera que le corps de Jésus-Christ est présent « dans, avec, et sous » le pain et le vin (Formule de Concorde, VII, 35)<sup>(2)</sup>. Le Grand Catéchisme de Luther (1529), à la question « Qu'est-ce donc que le sacrement de l'autel ? », répond : « C'est, dans et sous le pain et le vin, le vrai corps et le vrai sang du SEIGNEUR Christ... »<sup>(3)</sup>.

Mais Luther semble avoir fluctué, et il reste déconcertant. Il peut, dans son zèle contre Zwingli, approuver la formulation ultra-réaliste imposée à Bérenger : Luther plus romain que Rome<sup>(4)</sup> ! Pourtant, dans le même écrit, à propos du corps « dans » le pain, il explique : « ...'dans' vaut autant que : au-dessus de, hors de, sous, par et à travers, dans tel sens et dans le sens contraire et partout »<sup>(5)</sup>. Une telle avalanche de termes fait deviner un souci passionné plus qu'elle ne définit une conception arrêtée. A Wittenberg, en 1536, Bucer lui demande si le corps humain du Christ, auquel se communique selon Luther l'attribut divin d'ubiquité de sorte qu'il est présent dans la Cène, est aussi présent quand la Parole est prêchée : il répond oui sans hésiter<sup>(6)</sup>. Il accepte alors, sous l'influence de Melanchthon, de se contenter de la préposition « avec » ; cette « Concorde de Wittenberg » conduira même Melanchthon à retoucher le texte de la Confession d'Augsbourg, où l'*offre* du corps et du sang, avec le pain et le vin, remplacera la « présence » et « distribution » de la première rédaction<sup>(7)</sup>.

### ***Luther n'a jamais admis l'exégèse non littérale de Zwingli, le réformateur de Zurich.***

Luther, toutefois, n'a jamais admis l'exégèse non littérale de Zwingli, le réformateur de Zurich, et d'Oecolampade, celui de Bâle. Tous deux, héritiers non de l'esprit d'Erasme mais de sa méthode philologique et historique, la seule qui laisse le texte dire ce qu'il veut dire, trouvaient une *figure de style* dans la parole d'institution « Ceci est mon corps ». Le pain *signifie* le corps, il en prend le nom par métonymie. Ces fondateurs de la branche « réformée » étaient soucieux de ne pas lier le Seigneur glorieux à ces éléments terrestres, et ils arguaient de l'Ascension (le corps du Seigneur est humain, il n'est pas infini, il est contenu au ciel d'après Actes 3.21). Ils ne concevaient, sans beaucoup en parler, qu'une présence *spirituelle* du Christ<sup>(8)</sup>.

- 
- ( 1 ) C'est ce glissement qu'opère à sa manière Franz-J. Leenhardt, grâce à son existentialisme, dans *Ceci est mon corps. Explication de ces paroles de Jésus-Christ* (Cahiers théologiques 37 ; Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé, 1955), en particulier au chapitre III.
- ( 2 ) Otto Weber, *Foundations of Dogmatics*, tr. Darell L. Guder (Grand Rapids : Eerdmans, 1983 [orig. 1962]) II, 634s.
- ( 3 ) *Oeuvres*, t. VII, tr. Pierre Jundt (Genève : Labor & Fides, 1962) p. 136.
- ( 4 ) *De la Cène du Christ. Confession* (1528), tr. Jean Bosc, *Oeuvres*, t. VI (1964) p. 125.
- ( 5 ) *Ibid.*, p. 67.
- ( 6 ) Henry Strohl, *La Pensée de la Réforme* (Manuel et précis de théologie 32 ; Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé, 1951) p. 234
- ( 7 ) A partir des réimpressions de 1540, d'après Otto Weber, op. Cit., p. 631 et note 174. On est nettement plus proche des formulations de Calvin (voir ci-après).
- ( 8 ) D'après M. Paul Sanders, dont la thèse soutenue en Sorbonne devrait prochainement paraître chez Labor & Fides, Zwingli a évolué vers une accentuation plus forte.

Où Calvin, réformé de la deuxième génération, se situe-t-il ? A mi-distance entre Zwingli et Luther, comme on le dit souvent, voire plus près de Luther ? Cette évaluation des distances nous semble contestable<sup>(1)</sup>.

Certes, dans sa correspondance, Calvin a pu marquer vivement son insatisfaction de la théologie de Zwingli<sup>(2)</sup>, mais dans ses ouvrages publiés, il ne lui reproche rien de plus qu'une insuffisance *d'accent*. Au contraire, en dépit de son immense respect pour Luther, il réfute sans équivoque et sans merci les thèses principales du réformateur allemand ; il exclut comme absurde l'ubiquité du corps du Christ, il affirme avec force le caractère figuré du langage de l'institution.

Calvin repousse l'accusation de réduire le pain et le vin à des signes « vides » en faisant d'eux des signes « exhibitifs » : sous la figure, le Seigneur présente, ou offre, son corps et son sang (contenus au ciel), et sa *véracité* lie le signe à la chose signifiée. Si quelqu'un saisit par la foi cette offre-promesse, elle s'accomplit pour lui, et il se repaît de la chair et du sang – par une manducation spirituelle distincte de la manducation charnelle mais concomitante avec elle. Cette façon d'exposer n'est pas incompatible avec la position zwinglienne, et, de fait, Bullinger, l'héritier de Zwingli, a pu s'y rallier. En même temps, elle protège des attaques de la rhétorique luthérienne en permettant un langage d'apparence « réaliste ».

***Calvin repousse l'accusation de réduire le pain et le vin à des signes « vides » en faisant d'eux des signes « exhibitifs ».***

La manducation spirituelle, pour Calvin comme pour les zwingliens, ne requiert pas l'usage du sacrement : la foi seul en jouit déjà, par la grâce du Saint-Esprit<sup>(3)</sup>.

***« Ceux qui sont de ceste opinion : bien, qu'ils la suyvent ».***

Sur un point, Calvin est original, et même obscur aux yeux de certains : c'est bien au corps, insiste-t-il, à la chair et au sang de Jésus-Christ que nous avons part, et non seulement à son esprit ou à ses biens<sup>(4)</sup> ; il nous fait membres « de sa chair et de ses os », répète-t-il en citant avec prédilection un fragment d'Ephésiens 5.30 (que les éditions modernes du Nouveau Testament grec ne retiennent pas). Cette merveilleuse conjonction, qui défie la distance entre ciel et terre, dépasse notre entendement. Pour un peu, on y verrait le symétrique de la conception luthérienne : au lieu du Seigneur qui descend ici-bas pour donner son corps à manger, le fidèle qui monte au ciel (*sursum*

---

( 1 ) Le compte rendu d'Emile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t.I : *la Réformation* (Paris : P.U.F., 1961) pp. 263-266, déçoit beaucoup, dévié par un parti-pris anti-zwinglien. Il commence par citer (p. 263), sans référence, la phrase de Calvin déclarant que l'accusation formulée par Luther à l'encontre de Zwingli et d'Oecolampade (qu'ils ne gardaient pour sacrements que des formes nues et vides) l'avait fait s'abstenir longtemps de les lire. Nous avons trouvé la phrase dans la *Seconde Défense de la sainte et droite foy en la matière des Sacremens, contre les calomnies de Joachim Westphal* (1556), dans le *Recueil des Opuscules*, c'est-à-dire des *Petits traictez de M. Jean Calvin* (Genève : imprimé par Baptiste Pinereul, 1566) p. 1503. Or il s'agit pour Calvin de montrer qu'il n'était pas *prévenu* contre Luther ; p. 1504, il met en avant son *accord* avec « les excellens personnages et fideles (*sic*) ministres de Christ les Docteurs de l'Eglise de Zurich » ; plus loin, p. 1522, il reproche seulement à Zwingli et Oecolampade de n'avoir pas été assez attentifs à l'efficacité des sacrements, mais les excuse par l'urgence de la lutte contre la transsubstantiation ; puis, p. 1547, il proteste contre l'usage que fait Westphal d'une précédente déclaration de même teneur (sans doute à la fin du *Petit Traité de la Sainte Cène*), pour tenter de l'opposer, lui Calvin, aux deux Suisses : « Westphal apporte là son charbon pour obscurcir, voire du tout noircir et falsifier le passage, comme si j'avoie dit qu'ils ont débattu que c'estoyent figures nues es Sacremens, et n'ont point pensé que les signes estoyent conjoints avec la vérité ». Apparemment, le charbon de Westphal brouille encore la lecture de certains au XX<sup>e</sup> siècle !

( 2 ) D'après les recherches de M. Sanders.

( 3 ) Article 19 de l'Accord de Zurich (1549) ; *L'Institution de la religion chrétienne*, IV, 17,5.

( 4 ) *L'Institution*, IV, 17,7.

*corda*), élevé par le Saint-Esprit ! Mais cette symétrie serait en trompe-l'œil : d'abord, c'est l'âme seule du fidèle qui se nourrit de la chair du Christ ;

Calvin, ensuite, exclut tout épanchement de la substance du Christ en nous, tout mélange<sup>(1)</sup> ; et il précise : « Je dis que nous sommes aussi bien faits participants du corps de Christ *quant à la vertu Spirituelle* »<sup>(2)</sup>. Il sait que son thème original (que nous avons part non seulement à l'esprit mais à la chair, spirituellement) soulève des objections parmi ses compagnons, et il tolère assez bien qu'on interprète la doctrine sans affirmer d'union trans-spatiale à la chair : « Ceux qui sont de ceste opinion : bien, qu'ils la suyvent »<sup>(3)</sup>.

L'aire du luthéranisme mise à part, les évangéliques ont en majorité incliné vers une conception zwinglienne de la présence du Christ à la Cène<sup>(4)</sup>. Leur ardeur les poussait plutôt à combattre la transsubstantiation « papiste » qu'à tenter d'amadouer les luthériens. Eloquent : l'un des plus prestigieux docteurs de la tradition réformée, le presbytérien Robert Lewis Dabney, n'hésitait pas à critiquer sèchement Calvin dans son originalité : « Nous rejetons la conception de Calvin sur la présence réelle...; d'abord parce qu'elle n'est pas seulement incompréhensible mais impossible » ; Dabney prenait appui sur Jean 6.63 auquel « Calvin s'efforce laborieusement, mais en vain, de faire supporter un autre sens »<sup>(5)</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, sous le climat des renouveaux liturgiques et autres dialogues œcuméniques, la « différence » calvinienne a reçu plus d'honneur ; mais la plupart des évangéliques n'y ont guère prêté attention. Berkouwer, répondant à Bavinck et à son jugement que Calvin manque de clarté, interprète le réformateur de façon fine et modérée, qui fait apparaître le sens moins étrange qu'à première vue<sup>(6)</sup>.

***Il est sot de penser que les vieilles alternatives se périment.***

### ***Arguments sur la balance***

Si passionnante qu'elle soit en elle-même, l'histoire nous conduit au moment présent, et au choix qui nous incombe : nous en sommes responsables aujourd'hui. Il convient donc, même brièvement, d'évaluer les raisons affrontées, le pour et le contre. Ah ! Si nous pouvions dépasser les blocages ! Tentons-le toujours, mais il est sot de penser que les vieilles alternatives se périment : le plus souvent, elles font retour, obstinément ; c'est la réalité qui les impose.

Sur le dossier *philologique*, nous ne pouvons pas hésiter. Quant au caractère des paroles d'institution, Calvin en a fait la preuve après Zwingli, « il faut entendre que c'est une manière de

- 
- ( 1) *Brieve Résolution sur les disputes qui ont este de nostre temps...* (1554), dans le *Recueil des Opuscules*, op. cit., p. 1493 ; Calvin exclut que la substance soit transfusée en nous ; semblablement dans la *Seconde Défense*, op. cit., p. 1524, et l'*Institution*, IV, 17,32.
- ( 2) *La Seconde Défense*, op. cit., p. 1526 ; les italiques viennent de nous, bien sûr. Cf. les *Commentaires sur le Nouveau Testament*, sur 1 Co 11.24 : « que nos âmes sont repues de la substance de son corps, afin qu'à la vérité nous soyons faits uns avec luy ; ou, qui vaut autant, que la vertu vivifiante descoule en nous de la chair de Christ par le Saint Esprit.. ».
- ( 3) *Commentaires*, sur 1 Co 11.24. A noter que Calvin n'a rien trouvé à redire à l'article de la Confession anabaptiste de Schleithem sur la Cène : Richard Stauffer, *Interprètes de la Bible. Etudes sur les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle* (Théologie historique 57 ; Paris : Beauchesne, 1980) p. 115.
- ( 4) Pour les baptistes, signalons l'article intéressant de E.P. Winter, « Calvinist and Zwinglian Views of the Lord's Supper among the Baptists of the Seventeenth Century », *The Baptist Quartely* 15 (1954) pp. 323-329 ; seule faiblesse : opposition trop tranchée calviniste/zwinglien.
- ( 5) *Lectures in Systematic Theology* (Grand Rapids : Zondervan, 1972, réimpr. de l'éd. de 1873) pp. 811, 813.
- ( 6) *The Sacraments*, tr. Hugo Bekker (Grand Rapids : Eerdmans, 1969) p. 231.

parler figurée. Car de le nier, ce seroit une impudence et opiniastreté trop grande »<sup>(7)</sup>. L'analogie du langage biblique en général le montre. De même, la souplesse et variation des formules concernant la Cène : le pain est corps, mais aussi communion au corps (1 Co 10.16), la coupe est alliance... Un thomiste fort distingué, A.M. Roguet, s'est avancé jusqu'à écrire : « Si, à la Cène Jésus avait dit : 'Ce pain est mon corps', on serait bien obligé, en vertu du principe de non-contradiction, d'y voir une affirmation symbolique<sup>(1)</sup> ; or Jésus a dit : « Cette coupe est la Nouvelle Alliance » ! C'est une façon de parler proche de celle dont Roguet reconnaît qu'elle ne se prendrait pas littéralement. On ne peut refuser la figure qu'en rejetant arbitrairement les règles d'interprétation habituelles du langage humain, elles que Dieu nous enjoint implicitement de suivre quand il assume le langage pour nous parler ; et, dès lors, le lecteur projette ce qu'il veut sur le texte au lieu d'être instruit par lui. Calvin avait bien vu que les littéralistes tombaient dans ce piège, et il se plaint : « Il s'ensuyt [de leur démarche] que les paroles de Jésus-Christ ne sont point sujettes à la règle commune, et ne doivent pas estre examinées selon la Grammaire »<sup>(2)</sup>.

***On ne peut refuser la figure qu'en rejetant arbitrairement les règles d'interprétation habituelles.***

Le tournant fatal, pensons-nous, a été pris dès le II<sup>e</sup> siècle. Prononcé par Jésus dans la chambre haute, au cours du repas pascal, alors qu'il indique le dénouement tout proche – c'est la dernière fois qu'il boit du fruit de la vigne, il a tant désiré manger cette pâque avant de souffrir – « Ceci est mon corps » a un sens évident : Jésus annonce son sacrifice en faveur des siens, il se désigne comme la victime de la pâque véritable qui va s'accomplir au Calvaire. Récité par un officiant dans une crypte crépusculaire, avec l'analogie des rites païens dans l'esprit des assistants, « Ceci est mon corps » prend une tout autre résonance. Le contexte changé suggère qu'une opération mystérieuse affecte le pain, le charge de surnaturel... On est passé de la transparence d'un signe prophétique aux équivoques d'une liturgie mystérieuse. La forme et l'ambiance de *nos* cultes aussi peuvent masquer le sens authentique des paroles, selon leur contexte originel. De celui-ci, l'analogie la moins éloignée serait aujourd'hui celle d'un Jan Palach, par exemple, réuni avec ses amis la veille de son sacrifice par le feu, versant de l'alcool sur un morceau de pain, l'enflammant, et disant à ses amis : « Prenez, mangez, ceci est mon corps qui brûle pour la liberté » !

***On est passé de la transparence d'un signe prophétique aux équivoques d'une liturgie mystérieuse.***

Aucun passage ne suggère de *conversion* des éléments. Le dogmaticien luthérien Théobald Süß notait justement qu'un changement prodigieux aurait été signalé par un constat : « les disciples mangèrent le pain, et le pain était devenu le corps du Christ<sup>(3)</sup> ; on ne lit rien de tel. Rien n'indique, non plus, que le geste de Jésus leur promette sa *présence* après son départ, ainsi que plusieurs l'ont imaginé<sup>(4)</sup>.

Jésus, certes, a promis cette présence (Mt 18.20 ; 28.20), effective par l'Esprit (Jn 14), mais sans aucun lien particulier à la Cène. Étonnamment, il a fallu attendre le XII<sup>e</sup> siècle pour qu'un rapprochement net soit fait : « Chez Hugues de Saint-Victor commence à apparaître l'idée que l'Eucharistie renouvelle la présence corporelle du Christ<sup>(5)</sup>. Commence ! Quand Jésus rompt le pain

---

( 7) *Commentaires*, sur 1 Co 11.24

( 1) « Notes doctrinales thomistes » annexées à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, l'*Eucharistie* t.1 = IIIa, questions 73-78 (Paris-Tournai-Rome : Desclée, 1960) p. 365

( 2) *L'Institution*, IV, 17,20.

( 3) *La Communion au Corps du Christ. Etudes sur les problèmes de la sainte cène et des paroles d'institution* (Bibliothèque théologique ; Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé, 1968) p. 201.

( 4) Cette pensée joue un grand rôle dans la théologie, modérée, d'Otto Weber, op. cit., pp. 627s.

( 5) P.-M. Gy, art. Cit., p. 98.

à Emmaüs (Lc 24.30s), il *disparaît* aussitôt. L'invitation adressée par Jésus à ses disciples de manger le pain et de boire le vin, puis l'ordre de réitérer le signe en mémoire de lui, n'impliquent nulle perpétuation de présence corporelle. Ils concernent la participation aux fruits du sacrifice (« pour la rémission des péchés »), qui est signifiée par le geste, et l'annonce de sa mort comme la source de leur vie.

Le réseau des rapports avec les autres doctrines cardinales des Ecritures soutient ce sens. Les thèses catholique et luthérienne se heurtent à l'effet de l'Ascension (Ac. 3.21), à l'éloignement du Seigneur quant au corps (Jn 12.8 ; 2 Co 5.6), qui donne toute son intensité à l'attente eschatologique (*parousia* = présence). C'est parce que Jésus Christ est absent de corps que nous languissons si fort après sa *parousia* corporelle. L'accent sur la médiation de la Parole, et son corrélatif, la foi, se brouille, si la Cène apporte un bien que la Parole ne peut pas communiquer ; on lèse semblablement l'enseignement de l'Ecriture si on attribue l'événement sacramental à la « Parole » en désignant, de fait, sous ce mot, une force obscure qui n'a plus de parole que le nom. Faire jouer un rôle médiateur au sacrement soulève aussi des difficultés à l'égard du principe « par la foi sans les œuvres, car on ne peut nier qu'il y ait, dans le sacrement, œuvre humaine (« Faites ceci »).

***C'est parce que Jésus-Christ est absent de corps que nous languissons si fort après sa parousia corporelle.***

Que dire du langage et des insistances singulières de Calvin ? Il a pu paraître ambigu (et le luthérien Westphal enrageait). Il montre un embarras certain quand il veut concilier ses deux convictions : le Christ nous repaît de la substance de sa chair, et les croyants de l'Ancien Testament goûtaient la même grâce que nous, alors que cette chair n'existait pas encore<sup>(1)</sup>. Néanmoins, il ne paraît pas sortir d'une rigoureuse théologie du signe, du sacrement-parole visible. Le pain en lui-même n'est que du pain ; la chair de Jésus-Christ est au ciel ; la Cène prêche et représente l'union que nous avons avec Jésus-Christ en sa chair glorifiée ; cette union s'opère par l'Esprit, indépendamment de la Cène aussi bien qu'au moment de la Cène.

Nous le comprenons à peu près comme Berkouwer. Calvin veut marquer trois choses : que le salut ne se détache pas de la *personne* du Sauveur ; qu'il est le fruit d'une œuvre accomplie *dans et par le corps*, la mort sur la croix ; que l'Esprit nous *unit* intimement au Christ. Nous partageons profondément son triple souci. Les vérités en cause nous sont, pour lui, dépeintes « comme au vif » à la Cène, *mais ne lui sont pas liées*. Simplement, le croyant qui saisit l'offre que les symboles lui prêchent *en même temps* mange le pain et se nourrit de la chair du Christ, selon Jean 6.

Nous le confessons aussi. La question, seulement, demeure de savoir si la fonction première et spécifique de la Cène est de servir de signe « exhibitif », s'il convient de faire du Christ le sujet des verbes « représenter » et « présenter », ou « offrir ». Pour Calvin tel était *le* postulat, indiscuté, et nous le critiquerions volontiers. Mais cela n'affecterait guère la question de la présence. Avec Calvin, nous l'affirmons *spirituelle*. Cela ne modifierait pas ce qu'il dit de notre relation au corps livré pour nous et au sang répandu pour la rémission de nos péchés quand nous prenons part avec foi au Repas du Seigneur.

Sous la surface des controverses théologiques, des motifs ou mobiles fondamentaux sont à l'œuvre. Il serait éclairant d'explorer ici cette profondeur ! Mais nous devons nous contenter de quelques coups de sonde...

L'orientation *catholique* manifeste l'action de puissants ressorts, repérables dans beaucoup

---

(1) *Commentaires*, sur 1 Co 10.4. Dabney exploite à fond cette difficulté, op. cit., p. 812.

de religions. Accéder au divin par contact, et par assimilation substantielle, est le vœu de nombreux adorateurs partout ; il est en résonance avec le symbolisme du manger et du boire, avec ses prolongements inconscients. La transsubstantiation comble à *l'extrême* ce désir religieux, et ce caractère extrême semble sceller la certitude du fidèle catholique.. Le *temps* est, d'une certaine manière, *aboli*, l'intervalle d'Alors et aujourd'hui, selon l'intention universelle des mythes. Le signifié ne décolle pas du signe, et c'est conforme à une tendance naturelle, un effet d'inertie dans les démarches de l'esprit : car il faut de la décision, énergique et courageuse, pour s'arracher à l'engluement par le signe<sup>(1)</sup>. Il est fatigant pour les humains d'exercer leur transcendance, image de la transcendance divine ; en confondant le signe et la substance, on cède à la nostalgie de l'indifférence, du *fusionnel*. On retourne à la tiédeur du sein maternel. En croyant à la présence réelle selon le Concile de trente, le fidèle se love dans le giron de l'Eglise !

***En confondant le signe et la substance, on cède à la nostalgie de l'indifférence, du fusionnel.***

En admettant une thèse aussi difficile à concevoir, il s'abandonne, outre la fascination du mystère, aux délices de la *soumission* pure. Au demeurant, le catholicisme reste souple, ici comme ailleurs, élégamment subtil : les raffinements théoriques permettent de se soumettre sans s'avilir.

Chez *Luther*, le motif le plus fort se détecte sans peine : il s'agit d'honorer le grand renversement qui est au cœur de l'expérience et de la pensée du réformateur. De la Loi à l'Evangile, du Dieu « nu », terrifiant dans son absolutité, au *Dieu vêtu de chair* qui descend jusqu'à nous ! La présence du corps et du sang à la Cène constitue l'aboutissement de cette descente. La tonalité *passive* de la foi demande que cette opération soit objective, en dehors de nous (d'où la manducation même par les incroyants). Ajoutons la joie de bafouer la raison, et la griserie du paradoxe et de l'hyperbole... D'autre part, la présence réelle objective fait, chez Luther, contrepoids à la subjectivité angoissée de sa foi : lors des assauts du doute (*Anfechtung*), il s'accroche à ce gage qui ne dépend pas de ses sentiments. Beaucoup d'âmes très sensibles ont trouvé pareillement (ou cru trouver) leur réconfort dans le « réalisme » sacramentel<sup>(2)</sup>.

Du côté de *Zwingli et Calvin*, le souci prédominant semble être de respecter la *transcendance* de Dieu : qu'on ne « déroge » pas, c'est-à-dire qu'on ne porte pas atteinte, à sa gloire céleste. Ce qu'on appelle « spiritualisme », ce qu'on soupçonne de « rationalisme », est expression de ce respect, l'homme étant créé en image de Dieu et re-suscité par sa Parole en responsabilité claire. D'où la lutte contre le mélange et la confusion, contre l'influence du mysticisme païen.

***Le courant évangélique zwinglien s'attache plutôt à la suffisance de l'expérience du Saint-Esprit, et, dans la Cène, à la réponse du croyant.***

La transcendance du Créateur fait que le salut est d'abord la levée de la condamnation, l'effacement de la *culpabilité*, grâce à l'expiation accomplie *une fois pour toutes* – le temps historique garde sa consistance. La transcendance de Dieu implique aussi qu'il établit une communication *directe* avec chacun de ses enfants, sans que l'institution puisse faire écran dans ce face à face individuel. L'insistance originale de Calvin vient d'un sens si écrasant de la Majesté divine et si effrayant de la « débilité » humaine (associée à la corporalité) qu'il cherche assurance dans la pensée que Jésus-Christ lui-même nous présente son corps... Le courant évangélique

---

(1) Cf. Pierre Guiraud, *La Sémantique* (*Que sais-je* n° 655 ; Paris : P.U.F., 1969/6) p. 61 : l'origine des tabous se trouve dans « une identification du nom à la chose » ; dans bien des campagnes, encore aujourd'hui, on ne prononce jamais le nom du renard ou de l'épervier ; c'est 'la bête', 'Il', 'Lui', 'ça'...

(2) Si l'on considérait la consolidation du dogme dans les Eglises, des facteurs sociologiques seraient à prendre en compte : tendance de l'institution à renforcer son rôle, pouvoir clérical ou pastoral...



zwinglien s'attache plutôt à la suffisance de l'expérience du Saint-Esprit, intérieure (Rm 8.16) et extérieure (He 2.4), à cet égard, et, dans la Cène, à la *réponse* du croyant, par laquelle il s'engage. Le lecteur a discerné où mènent nos analyses et nos évaluations. Mais si nous estimons que la transcendance divine et la responsabilité humaine nous orientent, comme thèmes directeurs, selon les Ecritures, nous savons qu'elles peuvent servir de mauvaise caution à un spiritualisme pauvre et plat. Le remède n'est pas dans une injection d'irrationalisme paganisant, mais dans le rappel que la lucidité de notre foi et notre responsabilité même restent limitées. Elles sont débordées, bienheureusement, par la grâce du Dieu souverain. Notre esprit n'a de vie « spirituelle » que par l'Esprit !

**Henri BLOCHER**